

très pratique de l'île d'Anticosti, de M. A.-R. Roche, dont plusieurs fragments furent lus devant la société historique, de Québec, en 1853. Il a considéré comme quantité négligeable les travaux de la commission géologique et de Richardson, et il a relevé en treize jours des côtes que l'amiral Bayfield a mis quelques années à trianguler. J'ajouterai, quelque peu de valeur que cela puisse avoir, que dès 1882, j'avais assez vu l'île d'Anticosti pour négocier sa vente à Paris avec quelque succès et je pense que l'on retrouverait encore sans trop de peine le rapport que je crus devoir remettre, à ce sujet, au ministre des affaires étrangères de cette époque. Je renouvelais plus tard ma tentative de vente et je pourrais produire, s'il était nécessaire, la promesse de vente que les MM. Stockwell me consentirent à cette effet. Enfin, si le jeune et savant M. Combes a l'heureuse fortune de lire le journal canadien le *Soir*, il pourra se convaincre que M. Gustave Drolet a su apprécier toutes les ressources d'Anticosti à leur juste valeur et qu'il s'est occupé également avec activité de la vente de cette île et toujours en France.

* *

A la page 8, il nous parle de géologie. Il veut bien nous y apprendre que le McGill est bien pauvre en fossiles, et il paraît profondément écœuré de n'y pas rencontrer les espèces, *absolument* nouvelles, appartenant aux genres : *Athyris*, *Orthis*, *Pentamerus*, *Atrypa*, *Pleurotomaria*, etc., que Bigssey et Billings n'ont pas connues. Il nous y annonce que certains paléontologistes vont faire une communication à l'Académie des Sciences sur ces objets. A Dieu ne plaise que je doute un instant des découvertes de M. Paul Combes, elles me réjouissent, au contraire, au possible. Mais pour nous, Français à l'étranger, que l'on accuse, et quelquefois avec raison, de juger trop vite, la prudence est deux fois la mère de la sûreté. Aussi conseillerai-je aux paléontologistes chargés de cette communication à l'institut de s'informer près de la commission géologique à Ottawa, si par le plus grand des hasards, les espèces nouvelles inconnues à Bigsby et à Billings, n'auraient pas été entrevues depuis.

A la page 12, il nous annonce la publication d'un prodrome de la flore d'Anticosti. Je le félicite de cette résolution et m'empresse de lui apprendre que M. Saint-Cyr, conservateur du musée de l'Instruction publique, a fait paraître, en 1887, un catalogue des plantes d'Anticosti et de la côte nord du golfe, qui peut se lire avec quelque fruit. Il voudra bien me permettre également de lui demander si le *myosotis portulacocfolia*, qu'il a découvert, ne serait pas la *mertensia maritima* de Don, plante qui croît en telle abondance sur toutes nos plaines de sable qu'elle en entrave quelquefois la circulation.

Je ne veux pas discuter les théories de M. Combes et je suis disposé à croire que le végétal ne s'acclimaterait jamais. Il m'est bien agréable également de penser qu'Anticosti n'appartient pas à la zone subarctique, mais bien à la zone tempérée froide, dont la limite septentrionale se trouve au 45^e degré. Néanmoins j'ai éprouvé une grande surprise en constatant qu'il admettait cette latitude comme limite nord extrême du *thuya occidentalis*.

Je suis heureux et confus tout à la fois de lui apprendre qu'il existe au Saguenay et à la Baie des Chaleurs, c'est-à-dire dans une zone comprise entre 47° 30' et 48° 30', de nombreuses cédrières exploitables et très exploitées, et que l'on transforme en nombreuses planches à border les canots le *thuya occidentalis* coupé aux environs de la pointe de Monts, à la hauteur du parallèle 49° 15'. Je me permettrai, en outre, de lui faire remarquer, qu'en nos régions, il en est des arbres comme il en est des marigouins, qui gèlent les uns et les autres jusqu'aux moëllles en hiver, sans cesser pour cela de se réveiller très en vie au printemps.

Qu'il me permette un dernier étonnement. Comment se fait-il que M. Paul Combes, qui a si facilement rencontré à la baie de Gamache, je suppose, les exquis et abondantes graminées d'Anticosti, n'ait pas découvert les détestables et trop nombreuses herbes toxiques, qui parsement sur tant d'autres points les prairies naturelles de cette île et suffisent à expli-

quer l'insuccès de l'élevage des bêtes à cornes dans des lieux si mal partagés ?

* *

Quoi qu'il en soit des avantages qu'offre l'île d'Anticosti, comme territoire de chasse, ils ne sauraient être comparés à ceux de l'archipel Mingan, et bien moins encore aux terrains du Labrador canadien, situés en terre ferme, et voici pourquoi :

Sur l'île d'Anticosti, la production de la pelleterie sera nécessairement limitée à l'étendue de l'île. Or, si l'on admet que cette île soit mesurée par 150 milles pour le grand axe et 30 milles pour le petit, on trouve que sa superficie équivaut à 4,500 milles carrés. C'est à dire qu'elle représente environ onze lots de chasse de 400 milles carrés, soit une surface quarante ou cinquante fois plus faible que celle des sections dont peut disposer la province de Québec.

Il serait inexact de prétendre que la surveillance des chasses de l'île sera plus facile à exercer que celle des chasses de terre ferme, chaque locataire d'un lot, ayant, autant que M. Ménier, le plus grand intérêt à conserver et à accroître sa pelleterie et son gibier. De plus, les soins qu'il aura à donner seront plus constants et plus efficaces, car ils se répartiront sur une étendue bien moindre.

L'île d'Anticosti ne peut renouveler les espèces qui ont abandonné son sol que par des moyens artificiels, et ses propriétaires seront contraints d'y transporter, à grands frais, plusieurs paires initiales dont la reproduction est loin d'être assurée ; les changements de milieu provoquant presque toujours des accidents d'acclimation et de transformation. Les territoires de chasse de la province n'auront, au contraire, aucune charge semblable à subir. Confinant au nord avec les territoires du nord-ouest et du nord-est, dont la richesse en pelleterie est indiscutable, la conservation de l'espèce s'y maintiendra comme elle s'y est toujours maintenue, par migration locale et une surveillance assidue suffira à sa propagation, à son accroissement et à sa perpétuité.

Je n'étonnerai aucun navigateur en ajoutant que l'île d'Anticosti ne possède aucun hâvre sérieux—il suffit d'y avoir séjourné au printemps et à l'automne pour se convaincre, à ses dépens quelquefois, de cette vérité. Il n'en est pas ainsi pour la limite sud des sections de chasse de la province, la côte nord du Labrador canadien étant profondément découpée et singulièrement bien pourvue de hâvre et de ports de toutes grandeurs et offrant toutes les sécurités.

De plus, et quoique cela n'importe en rien à M. Ménier, le chasseur qui opérera en terre ferme paiera pour un lot de chasse quatre cents dollars au maximum, lorsque le même lot sur l'île revient au nouveau propriétaire à plus de neuf cents dollars.

Enfin, la fourrure recueillie sur l'île est et sera toujours inférieure en qualité à la pelleterie capturée en terre ferme.

Malgré ces gages d'infériorité, tous relatifs, du reste, cette grande île n'en reste pas moins, par ses ressources, par ses dimensions et ses richesses géologiques un des plus magnifiques champs d'exploitation, et je souhaite à M. Ménier tout le succès que mérite son entreprise.

H. de Puységur

LE PETIT ALSACIEN

C'était dans une école d'Alsace, pays arraché par la force à la mère-patrie, à la noble et vaillante nation française, une cinquantaine d'enfants étaient courbés sur les pupitres ; le silence régnait en ce lieu de travail et d'études. Le maître allemand était brutal, comme tout bon Teuten, et se faisait le tyran de tous ces jeunes enfants ; le martinet et la férule étaient souvent employés par ce terrible *magister*.

On n'entendait pas le grincement des plumes cou-

rant sur le papier, ou les feuillets des livres qu'une main tournait rapidement.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et un monsieur, portant une longue redingote boutonnée, un lorgnon en or et une serviette sous le bras, fait son entrée dans ce sanctuaire de l'étude ; gravement, il se dirige vers le pupitre du maître, sans regarder autour de lui, sans faire attention aux humbles saluts de l'instituteur et des écoliers.

C'était un homme de taille au-dessus de la moyenne, avec une longue, trop longue moustache blonde, des favoris blonds, des cheveux blonds, un nez aquilin et des yeux bleus et troublants par la fixité du regard.

D'un ton bref, autoritaire et brusque, il demande à voir les cahiers des jeunes élèves, car, le lecteur l'a deviné, ce nouveau venu était l'inspecteur primaire qui faisait sa tournée annuelle ; il paraît satisfait de cet examen rapide et demande de questionner les écoliers sur les diverses matières du programme. Il s'adresse au premier de la classe, un enfant de douze ans, à l'air intelligent et au regard empreint d'une profonde tristesse ; il lui pose des questions multipliées sur la grammaire et l'arithmétique, puis, abordant la géographie, il dit au jeune alsacien :

— Voyons, maintenant, si tu connais un peu de géographie. Dis-moi, quels sont les plus importants pays de l'Europe.

L'enfant, qui avait eu son père et ses deux oncles tués pendant la terrible guerre de 1870, commence :

— La France...

— Comment la France, dis-tu, mais étourdi, la France est le dernier pays du monde, elle est ruinée, anéantie, démembrée et ne pourra jamais occuper la place qu'on voulait lui attribuer dans les destinées des nations ! Apprends et retiens bien, que la nation la plus vaillante, la plus puissante, celle qui est la plus importante entre toutes les nations, c'est l'Allemagne ! Entends-tu bien, c'est l'Allemagne ! Ne l'oublie jamais.

L'enfant, courageux et patriote comme son père et ses oncles, reprend sans se troubler :

— C'est la France !

— Encore la France ! petit insolent ; je parie même que tu ne sais pas où elle est, ta France, tellement elle est diminuée et ruinée ; tu seras même incapable de me montrer la place de cette France indigne, démembrée et révolutionnaire. Tiens, dis-moi où elle est la place de ce pays de lâches, de ce pays de la honte !

L'enfant, les yeux humides de larmes en entendant tous ces blasphèmes, toutes ces calomnies, ouvre sa veste et, posant sa main droite sur son cœur, répond :

— La France, monsieur l'inspecteur, est là !

Saul Calmet.

Armissan (France), 1896.

PRINTEMPS

Lève-toi ! lève-toi ! le printemps vient de naître. Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil. Tout frissonne au jardin, tout chante, et ta fenêtre, Comme un regard joyeux, est pleine de soleil.

Les larges espaliers, couverts de boutons roses, De leur haleine douce embaument le ciel pur. Seule la vigne est nue, et, près des fleurs écloses, Comme un serpent transi, rampe au long du vieux mur.

Du côté des lilas aux touffes violettes, Mouches et papillons bruissent à la fois ; Et le muguet sauvage, ébranlant ses clochettes, A réveillé l'amour endormi dans les bois.

Puisque avril a semé ses marguerites blanches, Laisse ta mante lourde et ton manchon frileux ; Déjà l'oiseau t'appelle, et tes sœurs les pervenches Te souriront dans l'herbe en voyant tes yeux bleus.

Viens, partons ! Au matin, la source est plus limpide ; N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs ; Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide, Et te parler d'amour sous les poiriers en fleurs !

LOUIS BOUILHET.